

CD événement, annonce. RICHARD STRAUSS : Zarathustra, Till, Tod, Danses de Salomé (Tanz), Lucerne Festival orchestra – R Chailly (1 cd DECCA, août 2017) .

CD événement, annonce. RICHARD STRAUSS : Zarathustra, Till, Tod, Danses de Salomé (Tanz), Lucerne Festival orchestra – R Chailly (1 cd DECCA, août 2017).

Enregistré au Festival de Lucerne 2017 et constituant son grand programme d'ouverture alors (11 août 2017), le récital Richard Strauss dirigé par Riccardo Chailly donne la mesure du travail du chef depuis la

disparition in loco de Claudio Abbado qui aura tant œuvré pour l'avenir et le niveau musical du Festival suisse (et de son orchestre associé). Depuis 2016, Chailly a pris les rênes de l'orchestre du festival / Lucerne Festival orchestra / Orchestre du Festival de Lucerne.



Après un excellent premier disque dédié à [Stravinsky \(Sacre du printemps / Chant Funèbre / Funeral song\)](#), ce second opus réunit au total presque 1h30 de musique straussienne, parmi ses partitions les plus délicieusement onctueuses, d'un fini orchestral inouï, et toujours intensément dramatique. Avec

Gustav Mahler (chef et compositeur comme lui), Strauss demeure le symphoniste germanique le plus prolifique, d'une égal et flamboyante inspiration : un auteur majeur pour le tout début du XX^e.

Le relief des instruments, cuivres, bois, unisson flexible des cordes indiquent le très haut niveau des musiciens de **l'Orchestre fondé par Abbado en 2003**. Le sens de la ciselure et ce mordant qui tend à tous les pupitres, à caractériser chaque phrase musicale par chaque instrumentiste s'explique car chaque partie est tenue ici par le supersoliste d'un orchestre européen réputé : la crème de la crème, comme le souhaitait Claudio Abbado dans son projet initial : concentrer chaque été des personnalités reconnues (solistes, vedettes des programmes concertants et de musique de chambre comme de récitals en solo) invitée à enrichir encore leur expérience orchestrale.

Un « orchestre d'amis » souhaitant partager leur amour viscéral des grandes pages symphoniques (ce qui s'entend nettement dans « **Also sprach Zarathustra** » – 1896, en particulier dans sa section finale... incandescente, crépitante, et subtilement murmurée).

En plus de Zarathustra, le disque comprend aussi le poème symphonique **Till Eulenspiegels lustige streiche / Till l'espiègle**, formidable épopée comique, burlesque et tragique d'un farceur mis au pilori de la bonne morale bourgeoise (1895) ; la traversée suspendue entre deux mondes, celui des vivants et celui des morts, éprouvée, vécue par un moribond, atteint, détruit : **Tod un Verklärung (mort et transfiguration)**, qui finalement se remet après avoir ressenti l'abandon de son corps et la morsure de la faucheuse : spirituelle, et là aussi finement caractérisée, la lecture de Chailly et du Lucerne festival orchestra étonne par sa force et sa candeur d'intonation ; la vitalité des espoirs du mourant.

Le clou demeure la **Danse des Sept voiles de Salomé**, musique suractive, voluptueuse, hypnotique comme peut l'être un tableau de l'érotique Klimt. Chaïlly montre comment Strauss, héritier de l'orchestre opulent, rutilant de Wagner, est un conteur magistral qui dote l'orchestre de couleurs et de parfums supplémentaires, non plus brumeux et nordiques, celtiques (Wagner et après Bruckner), mais plutôt orientaux, colorés et presque saturés d'une volupté nouvelle, gorgée de noblesse et de scintillements intérieurs. Chaïlly a le sens de la palette straussienne et aussi, comme porté par la réactivité mûre des instrumentistes, l'instinct du développement et de l'architecture. Opus majeur.



Parution annoncée **le 6 septembre 2019**. Grande critique développée dans le mag cd dvd livres de classiquenews.

AUTRE CD Lucerne Festival Orchestra / Riccardo Chaïlly
critiqué par CLASSIQUENEWS :

CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre,  Le Sacre (Chaïlly, 1 cd Decca 2017). Avouons notre plein enthousiasme pour l'élément moteur de cet album : **Le Chant Funèbre** ... sombre et grave, et même lugubre, dès son début, la partition cultive le mystère à la façon d'une marche envoûtée. Puis surgit une mélopée sinueuse à peine éclaircie par la flûte et les violons, comme un dernier râle. La rythmique un rien sèche, abrupte n'a pas encore la souple volupté à la fois incisive et mordante du Stravinsky mûr. C'est une étape qui doit encore beaucoup à l'esprit de malédiction, épais et sirupeux de L'Oiseau de feu, mais la magie aérienne en moins. Et pourtant en un ruban sensuel et comme empoisonné, le jeune

Stravinsky a le génie de la couleur et des atmosphères souterraines (montées harmoniques en orgue), ... ce pourrait être un poème dramatique, halluciné entre Rachmaninov, le Tchaïkovski le plus échevelé, Liszt et Scriabine, entre torpeur, ivresse, féerie mortifère. L'application qu'y développe Chailly est passionnante : le geste rend justice à une partition (opus 5) il est vrai, clé. [LIRE notre critique cd complète : Lucerne Festival Orchestra / Riccardo Chailly.](#)

COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de Naples dans les rues de Matera (Juraj Valcuha)

COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de Naples dans les rues de Matera. En début de soirée, au moment de la présentation de l'opéra par les équipes d'ARTE, soit 3 présentateurs (pas moins) en français, italien (langue locale) et allemand, on a commencé par avoir très peur : problème de son, confusion des textes de chacun qui se télescopent, méli mélo entre les traductions simultanés... ce fut un joyeux chaos, d'autant plus déroutant que les animations populaires,



évoquant le combat du bien contre le mal dans les rues de la cité élue de Matera, – capitale européenne de la culture 2019, étaient pour le moins mal filmées et tombaient comme un cheveu dans la soupe...quel rapport avec le sujet de l'opéra qui suit ? Pas facile de programmer de tels directs lyriques.

Pâques sanglantes à Matera



□Enfin la partition commence et le flux naturel du spectacle s'organise : de fait, la bonne surprise attendue se réalise et les décors de la ville utilisés déjà par Pasolini pour sa *Passion du Christ* font miracle, d'autant plus éclairés de nuit, avec des

vues aériennes que permettent les drones.

Le souffle de l'opéra veriste de Pietro Mascagni (1890), chef d'œuvre absolu de la scène italienne a pu se concrétiser par la force visuelle d'un spectacle d'opéra en plein air, où solistes et choristes professaient parmi la foule des spectateurs massés sur une grande place de la cité minière (Piazza San Pietro caveoso).

Le verisme assumé et abouti de Mascagni s'accomplit dans ce drame simple des petites gens, paysans laborieux, filles entières, charretier bourru mais droit dans ses bottes... La

passion qui anime Santuzza (ardente et tendre **Veronica Simeoni**, pilier de cette production) éclate au grand jour vis à vis de Mama Lucia ; elle aime toujours Turiddu qui revient au village le dimanche de Pâques (trop fragile et instable Roberto Aronica, le maillon faible de cette soirée : voix engorgée, émission étrange et peu naturelle, piètre présence scénique).

Mais celui ci la délaisse pour une autre, Lola (sulfureuse **Leyla Martinucci** au soprano velouté et sensuel). Pourtant la belle est mariée... au travailleur Alfano (impeccable **George Gagnidze** : solide et bestial)...

D'une jalousie l'autre, passant d'une âme dévastée à une autre, de Santuzza à Alfio, l'agent du pire se concrétise (soit l'œuvre de la jalousie) : Santuzza révèle la liaison de Lola et de Turiddu au mari cocufié Alfio... lequel ne tarde pas au couteau à saigner le séducteur.

Entre temps de sublimes airs, qui fouillent et étreignent l'âme tourmentée des protagonistes (Santuzza s'adressant à Mama Lucia qui est la mère attérée de Turiddu / puis Turiddu à sa mère, dans une scène d'adieu déchirante) hissent la partition au niveau du meilleur Puccini. Il faut dire que la direction du chef **Juraj Valcuha** ne manque ni de tension, ni de lyrisme ni d'accents expressifs, intelligemment négociés pour cette captation en direct et en plein air : le maestro fait preuve d'une grande cohérence et d'une solide sensibilité (superbe intermède orchestral au mi temps du drame). Les instrumentistes du Teatro San Carlo ont relevé le défi de la performance avec une réelle finesse, qualité moins évidente de la part du chœur. Globalement, la ville de Matera ne pouvait trouver meilleure publicité.

COMPTE RENDU, critique. ARTE, le 3 août 2019. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana, production du San Carlo de Naples dans les rues de Matera.

Pietro Mascagni : Cavalleria Rusticana
Opera en un acte – livret de Giovanni Targioni-Tozzetti et Guido Menasci, d'après la nouvelle de Giovanni Verga
Création : Roma, Teatro Costanzi, 17 mai 1890

Juraj Valčuha, direction
Orchestra e Coro del Teatro di San Carlo

Santuzza, Veronica Simeoni
Turiddu, Roberto Aronica
Mamma Lucia, Elena Zilio □ Alfio, George Gagnidze □ Lola, Leyla Martinucci

LIRE aussi notre présentation de Cavalleria Rusticana à Matera sur ARTE

<http://www.classiquenews.com/arte-cavalleria-rusticana-de-mascagni-dans-les-rue-de-matera/>

COMPTE-RENDU, concert. SALON DE PROVENCE, l'Empéri, le 1er août 2019. FAURE, MOZART, FARENC... TISHCHENKO, P.MEYER, LESAGE...

COMPTE-RENDU, concert. SALON DE PROVENCE, Château de l'Empéri, le premier août 2019. G. FAURE W.A. MOZART. L.FARENC. C. GOUNOD. D.TISHCHENKO. P.MEYER. A.PASCAL. F. NOACK. E. LE SAGE. Ce concert a débuté plus énergiquement que les précédents, sans préparation progressive. **Le Quatuor avec piano n° 2 de Fauré** est une œuvre, au début énergique quasi brahmsien, avec les cordes jouant le thème de concert et avec feu, sur une base pianistique très animée. Véritablement galvanisés par le jeu et la personnalité flamboyante de la violoniste **Diana Tishchenko**, ses collègues ont vite été au diapason. Le jeu d'**Eric Le Sage** a retrouvé le souffle pianistique nécessaire. Il a pris les choses à bras le corps et a vraiment été moteur dans le quatuor. Mais ce sont les deux cordes graves qui se sont surtout révélées. Joaquin Riquelme Garcia à l'alto a su s'exprimer avec générosité dans des sonorités chaudes et des phrasés étirés très expressifs. Il faut dire que Fauré a réservé à l'alto un rôle très important car il énonce souvent le thème. Au violoncelle Aurélien Pascal a su se mettre au niveau et a révélé sa capacité à chanter avec passion et à interagir finement avec ses collègues; il est nécessaire à présent que ce jeune artiste croit en lui et expérimente son pouvoir de séduction musical, qu'il ose s'exprimer davantage s'éloignant de sa trop grande recherche de maîtrise polie.

Quasi una sinfonia romantica



Comme dans un grand souffle post romantique ce quatuor a vogué avec noblesse, énergie et passion. Cette très belle œuvre de la maturité de Fauré a trouvé à Salon de Provence des interprètes à la hauteur des enjeux. Le public a applaudi très vivement, pris par cette passion flamboyante. Après un tel sommet de qualité musicale, le choix de la sérénade en do mineur de Mozart en octuor à vents s'est révélée

particulièrement judicieuse. La partition dépasse de plus anciennes par une qualité d'écriture soignée et revendiquée par Mozart lui-même.

Le soin dans la composition, le choix de la tonalité de do mineur, la complexe écriture contrapuntique et en canon du final, font de cette pièce un moment d'anthologie, de récréation pour fins musiciens. Nos acolytes si soudés ont offert une interprétation idéale de ce chef d'œuvre. Ils ont semblé déguster à chaque instant cette extraordinaire qualité d'écriture du Mozart de la maturité.

Après l'entracte, la découverte des qualités du **Trio de Louise Farenc** a été un enchantement. A nouveau, c'est la surprise de découvrir un compositeur de grande valeur qui est une femme et qui pour cette raison n'est pas passée à la postérité alors que de son vivant, elle a tout offert à la musique. Le Trio est plein de mélodies qui coulent avec ravissement dans un respect des canons d'écriture de l'époque, entre Mendelssohn et Gounod, sachant richement utiliser l'harmonie. Et l'association clarinette, violoncelle et piano est très réussie. Seul **Paul Meyer** a su s'autoriser du brillant alors qu'**Aurélien Pascal** a repris un jeu trop prudent, tout comme **Florian Noack** au piano, n'osant pas s'exprimer, alors que la partition entre opéra, virtuosité instrumentale et romance le réclamait.

Tout change dans **la petite Symphonie de Gounod** dans laquelle nous retrouvons l'octuor de vents et **Emmanuel Pahud** à la flûte. Très séducteur, le flûtiste sans utiliser sa sonorité la plus maîtrisée et soignée, mais toujours très présent, a su avec aplomb faire apprécier toutes les interventions de la flûte, qui apportaient lumière et fraîcheur dans l'écriture assez compacte de Gounod. Sans l'esprit ludique d'Emmanuel Pahud, le sérieux aurait trop pris le dessus. Car cette symphonie de vents a de grandes qualités d'écriture et sonne magnifiquement, réservant à la flûte la lumière et l'air planant. Pour terminer ce grand concert, en terme de niveau

d'inspiration, la forte présence des 9 musiciens a été vivement récompensée par un public enthousiaste qui a failli obtenir un bis avec ses applaudissements si nourris.

COMPTE-RENDU, concert. Salon de Provence, Château de l'Empéri, le 31 Juillet 2019. Gabriel Fauré (1845-1924) : Quatuor n°2 en sol mineur Op.45 ; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Sérénade pour octuor à vents n°12 en do mineur KV. 388 ; Louise Farenç (1804-1875) : Trio pour piano n°1 Op.33 ; Charles Gounod (1818-1893) : Petite symphonie. Diana Tishchenko, violon ; Joaquin Riquelme Garcia, alto ; Aurelien Pascal, violoncelle ; Eric Le Sage, piano ; Emmanuel Pahud, flûte ; François Meyer, Gabriel Pidoux, hautbois ; Paul Meyer, Carlos Ferreira, clarinettes ; Gilbert Audin, Marie Boicharde, bassons ; David Guerrier, Benoit de Barsony, cors ; Florian Noack, piano. Illustration : © Hubert Stoecklin

Salomé de STRAUSS par Kiril Petrenko

FRANCE MUSIQUE, dim 18 août 2019. STRAUSS : Salomé. De toutes les femmes conçues sur la scène lyrique par Richard Strauss, Salomé serait le plus « monstrueuse », inspirée par la pièce

envoûtante et saisissante d'Oscar Wilde. Le poète et dramaturge anglais y fusionne de façon trouble l'ingénuité et la volupté, une innocence perverse qui séduite par le prophète réclame sa tête, avant de saisir Hérode dans l'hypnose érotique puis l'horreur criminelle. La musique de Strauss exprime exactement la pulsion frénétique, entre amour, désir et mort. Avant LULU de Berg, Strauss aborde la féminité sous l'angle de la sexualité, plus précisément d'un érotisme libéré qui fascine autant qu'il terrifie. Quand Hérode (un rien pédophile) ordonne à ses gardes d'étouffer sous les boucliers l'ardente sirène qui baise la bouche de Jokanaan décapitée, il s'agit de tuer le désir de la femme qui fait peur... La production diffusée par France Musique en ce mois d'août 2019 devrait marquer l'esprit car le chef [Kirill Petrenko, directeur musical du Berliner Philharmoniker](#) est un superbe maestro lyrique (il l'a entre autres démontré à Bayreuth)...

LIRE notre [dossier Richard Strauss : portraits de femmes](#).

De Salomé à Capriccio, soit au cours de la première moitié du XXème siècle, Richard Strauss, comme Massenet ou Puccini aura laissé une exceptionnelle galerie de portraits féminins. Lente évolution qui d'ouvrages en partitions, recueille les fruits d'une écriture musicale en métamorphose, et précise la place et le rôle de la femme vis à vis du héros. Alors que Wagner n'envisage pour ses héroïnes qu'un aspect certes flamboyant mais unique (et qui le destine souvent à mourir), celui d'un ange salvateur œuvrant pour le salut du maudit (le héros et le compositeur se fondent ici), Strauss, avec son librettiste Hofmannsthal fouillent l'ambivalence contradictoire de la psyché féminine avec une subtilité rarement atteinte au théâtre. Selon les sources empruntées et le sujet central de l'opéra, l'héroïne est ici



solitaire égoïste comme emprisonnée définitivement par ses propres obsessions, ou à l'inverse, mobile et généreuse, souvent sujet d'une métamorphose imprévue, capable de sauver le héros dont elle a croisé le destin. L'itinéraire de la femme au cours d'un seul ouvrage traverse bien des épreuves : elle pose clairement le principe de la transformation, du changement qui du début à la fin de l'ouvrage, indique une progression souvent passionnante à suivre.

<http://www.classiquenews.com/les-femmes-selon-richard-strauss/>



France Musique, dim 18 août 2019. 20h

Concert donné le 27 juin 2019 au Prinzregententheater (Théâtre du Prince-Régent) de Munich dans le cadre de l'Opernfestspiele (Festival de l'Opéra de Munich)

Richard Strauss : Salome op.54

Opéra en un acte sur un livret du compositeur d'après la pièce de théâtre « Salomé » d'Oscar Wilde

Wolfgang Ablinger Sperrhake, ténor, Herodes

Michaela Schuster, mezzo-soprano, Herodias

Marlis Petersen, soprano, Salome

Wolfgang Koch, baryton, Jochanaan, prophète

Pavol Breslik, ténor, Narraboth, capitaine de la garde

Rachael Wilson, mezzo-soprano, Le page d'Hérodiad

Scott MacAllister, ténor, Premier Juif

Roman Payer, ténor, Deuxième Juif

Kristofer Lundin, ténor, Troisième Juif

Kevin Connors, ténor, Quatrième Juif

Peter Lobert, ténor, Cinquième Juif

Callum Thorpe, basse, Premier Nazaréen

Ulrich Ress, ténor, Second Nazaréen

Kristof Klorek, basse, Premier Soldat

Alexandre Milev, basse, Second Soldat
Milan Siljanov, basse, Un Cappadocien
Mirjam Mesak, soprano, Une esclave
Orchestre de l'Etat de Bavière
Direction : Kirill Petrenko

Les Contes d'Hoffmann (bicentenaire Offenbach 2019)

FRANCE MUSIQUE, sam 17 août 2019.

OFFENBACH : Les Contes d'Hoffmann.

BARCAROLLE FEERIQUE AMOUREUSE... « *Belle*

NUIT, ô nuit d'amour, souris à nos

ivresses. Nuit plus douce que le jour, ô

belle nuit d'amour » En 1864, pour son

opéra *Les Fées du Rhin*, Offenbach avait

composé une mélodie qu'il utilisera de

nouveau pour ouvrir le troisième acte des

Contes d'Hoffmann, dans une célèbre

barcarolle interprétée par Nicklausse et

Giulietta. Le personnage principal

poursuit le récit de ses aventures sentimentales et

fantastiques ; il nous entraîne à Venise pour cet acte final,

mais aussi sur les pas de la mystérieuse Antonia, dans le

bouleversant deuxième acte où cette jeune chanteuse frappée

d'un terrible mal, meurt épuisée de ses propres vocalises. Le

chant la consume. Elle sera incarnée en 1951 par Anne Ayars

dans l'adaptation cinématographique de Michael Powell et

Emeric Pressburger.



**France Musique, samedi 17 août 2019, 13h. Offenbach, un
frétillant bicentenaire**

Approfondir

Jacques Offenbach (1819-1880)

D'origine allemande, Jacques Offenbach est d'abord un violoncelliste virtuose qui a laissé des pièces remarquables pour l'instrument dont plusieurs duos particulièrement inspirés... Comme chef d'orchestre, il dirige ses propres œuvres et devient le maître incontesté de l'opéra-bouffe français. Avec Hervé, Offenbach fixe les règles et la forme du genre, à la fois délirant et poétique, dans son propre théâtre sur les Champs-Élysées, le Théâtre des Bouffes-Parisiens. Au mérite de son inspiration miraculeuse, se distinguent de nombreux chef d'œuvres tels Orphée aux Enfers (1858), La Belle Hélène (1864), La Vie parisienne (1866), La Grande Duchesse de Gérolstein (1867), La Périochole (1868), Les Brigands (1869), La Fille du tambour-major (1879) et donc Les Contes d'Hoffmann (1881). Avec ses complices librettistes Henri Meilhac et Ludovic Halévy, Offenbach a édifié une œuvre spécifique, emblématique de la société du Second Empire dont il tend un miroir critique, épinglant sa fantaisie comme son esprit de décadence. L'imagination et la liberté du geste même s'ils sont critiques, renouvellent aussi le genre comique.

GENESE... Les Contes fantastiques d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann sont traduits dès 1850. Presque qu'immédiatement (1851), Jules Barbier et Michel Carré adaptent le texte pour la scène sous le titre : « Les Contes d'Hoffmann » qui

regroupe trois contes : L'Homme au sable (Acte I), Le Reflet perdu (Acte II), Le Violon de Crème (Acte III) et s'inspirant de sa propre vie, ils font de l'auteur, Hoffmann, un personnage central (celui qui raconte au début ses avatars amoureux.)... Offenbach voit la pièce à l'Odéon en 1851. 25 années passent et il demande en 1876, à Barbier (Carré étant mort) l'autorisation d'exploiter le texte de la pièce.

La matière dramatique et son fort potentiel expressif, permettent à Offenbach de réaliser son grand œuvre et dernier opéra, au carrefour des genres, entre grand opéra (comportant chœur et orchestration riche et raffinée), comédie, opéra bouffe et opéra comique (c'est à dire avec dialogues parlés), surtout fantastique féerique (comme l'était d'ailleurs son premier grand opéra Les Fées du Rhin, créé en Autriche).

VERSIONS... Offenbach a commencé la composition des Contes d'Hoffmann en 1877 ; il s'agit d'abord dans sa première version d'un opéra-comique (avec dialogues parlés) ; avisé, Offenbach compose aussi des récitatifs chantés afin que l'ouvrage puisse être produit dans toutes les maisons d'opéra. Il présente ensuite en 1879, une version réduite pour Léon Carvalho, directeur de l'Opéra-Comique de Paris, et à Franz von Jauner directeur du Ringtheater de Vienne. Car Offenbach ambitionne la double création de son sommet lyrique. Les répétitions commencent quand Offenbach meurt à Paris en octobre 1880 ... la partition n'étant pas totalement terminée. Pour assurer la création, Ernest Guiraud accepte de l'achever et de l'orchestrer.

CRÉATION... Les Contes d'Hoffmann sont créés le 10 février 1881 salle Favart à l'Opéra-Comique : c'est un succès. L'acte III (Giuletta), « trop long » pour Carvalho, est coupé. Ce n'est qu'à la création viennoise le 7 décembre 1881 qu'est jouée la partition intégrale. Vienne porte en triomphe l'ultime opéra d'Offenbach.

COMPTE-RENDU, concert. VERBIER FESTIVAL, le 22 juillet 2019. ARCADI VOLODOS, piano. Schubert, Rachmaninoff, Scriabine.

COMPTE-RENDU, concert. COMPTE-RENDU, concert. VERBIER FESTIVAL, le 22 juillet 2019. ARCADI VOLODOS, piano. Schubert, Rachmaninoff, Scriabine. Le 22 juillet à Verbier: ciel limpide et bleu où flottent quelques beaux nuages. Temps idéal pour prendre la télécabine et monter là-haut, à 2300 mètres, et marcher sur le chemin de la Chaux qui domine les Combins. Là-haut le silence et l'air léger ne font qu'un. Un babillage d'oiseau, le frôlement d'un frelon, l'infime souffle de la brise: un silence nourri de vie et de paix. Du haut des Ruinettes, on aperçoit l'église. Dans l'église, il y aura tout à l'heure la musique, comme chaque soir. Mais ce soir, il y aura aussi le silence : Arcadi Volodos en sera l'artisan et le poète.

ARCADI VOLODOS SUR LES CIMES DU SILENCE



Bientôt vingt heures: le public se presse dans l'église. Les lumières s'éteignent; au-dessus de la scène, seulement une « douche » en veilleuse. L'ombre d'Arcadi Volodos se dirige vers le piano. Est-ce bien lui? Impossible de lire son

visage...Va-t-il pouvoir jouer ainsi, dans le noir? Les interrogations s'évanouissent rapidement. L'accord de mi majeur et les arpèges de **la première sonate D 157 de Schubert** surgissent de la pénombre. (Volodos est l'un des rares pianistes à jouer cette sonate en concert, qu'il a enregistrée il y a quelques années). Il n'y a rien à voir, semble-t-il nous dire, surtout pas lui, mais tout est à écouter: la lumière jaillit des notes, de la musique de Schubert, de la radieuse humeur de cette sonate si légère et limpide comme l'air de la montagne! On les attendait secrètement: voici ses légendaires pianissimi; ils arrivent sur un tapis de velours, et le piano chante doucement, nous fredonne à l'oreille. L'andante est fait de trois fois rien dont certains pianistes ne tireraient rien, pas Volodos. Lui, il nous arrache des larmes avec rien, avec trois accords, et surtout avec le silence: il le met au cœur-même des notes, il en fait l'essence de la musique. Pour autant il bâtit, il conduit les phrases, il nous dit: « venez par ici avec moi, pardon, avec Schubert! ». Quel que soit le tempo, Volodos, musicien-magicien, a ce don exceptionnel de savoir jouer de l'illusion: comment agit-il sur la touche pour produire cette longueur de son miraculeuse? Il semble dans le déni du piano et de sa mécanique, ignore les marteaux, le métal des cordes. Lorsque le commun des pianistes pense: « c'est impossible, le piano ne le permet pas », lui le fait. Et il serait vain de vouloir percer son secret. Car c'est ainsi qu'il nous touche, au plus intime de nous-même, avec cet andante de Schubert. Il habille d'une fougue beethovenienne le menuetto allegro vivace qui termine la sonate, mais dans la promptitude du rebond de ses

doigts sur le clavier, qui donne un air de danse allemande au trio central. L'émotion ira crescendo avec **les six Moments musicaux D 780 de Schubert**. Du premier « Moderato » où il semble accrocher les notes à un fil de soie, doucement interrogatif, au dernier « Allegretto », dramatique et impérieux, en passant par le bouleversant et inoubliable « Andantino », l'« Allegretto moderato » moins hongrois qu'il n'est de coutume, et l'« Allegro vivace » au rythme obsessionnel d'une chevauchée préfigurant Erlkönig, Volodos nous place avec Schubert, en face de notre propre intériorité, de notre propre humanité, et pour cela aussi s'efface de notre vue, s'efface tout court, en humble passeur de la musique.

La deuxième partie est russe, avec Rachmaninoff d'abord. Le son d'airain du premier accord du Prélude opus 3 n°2 ébranle l'église et nous saisit. Volodos sait aussi bien timbrer les forte, les graves, sans les alourdir ni les rendre durs. Les accords sont pleins et longs, sublimés par une pédale mise à bon escient, le chant de la main gauche est magnifique de profondeur et de noblesse. Le Prélude opus 23 n°10 commence à pas doucement feutrés dans la beauté des timbres, puis s'épanouit dans la clarté des accords arpégés, et finit sur deux accords comme sur deux mots de tendresse. Le Prélude opus 32 n°10 par son rythme et la profonde mélancolie de ses harmonies vient, au début, en écho au second moment musical de Schubert, comme une fausse réminiscence. Mais l'éclairage change, s'assombrit, et Volodos fait sonner les graves comme des glas, soutient encore dans une longueur de son impressionnante le crescendo de la ligne forte puis fortissimo. C'est par un imperceptible amorti avant l'« attaque », qu'il obtient cette expansion du son, ronde et large, à laquelle il laisse tout son espace, d'où s'échappent les pianissimi évanescents de la main droite, dont on n'entend plus les notes, mais le mouvement d'un voile. Puis Volodos semble improviser la Romance opus 21 n°7 (arrangement de son cru), qui charme par son romantisme délicat, et enchaîne l'hispanisante Sérénade opus 3 n°5 subtilement accentuée. Le

tour d'horizon Rachmaninoff s'achève avec l'Étude-tableau opus 33 n° 3, dont il révèle le miracle: quels silences, quels beaux timbres, quel sentiment de paix à son écoute, d'une paix que rien ne pourrait atteindre!

Elle nous conduit tout droit à **Scriabine** : à nouveau six pièces, avec l'impalpable Mazurka opus 25 n°3 faite de rien, Caresse dansée opus 57 n°2 dans son halo de pédale, énigmatique comme un rêve, Énigme opus 52 n°2, spirituel et insaisissable, la fantasmagorie de Flammes sombres opus 73 n°2, l'onirique Guirlandes opus 73 n°1 où la musique semble se dissoudre dans la poudre de ppp incroyablement doux. Le récital culmine avec Vers la flamme opus 72: le musicien nous fait entrer dans le brasier de ses trilles, trémolos et accords incandescents, emplit l'église de son éblouissante et vertigineuse densité. Nous vivons avec lui sa vibration ultime, puissante, concentrée, à son paroxysme, sur des cimes plus hautes que les pics contemplés auparavant. Quelle expérience! Enfin la lumière rétablie éclaire le visage du pianiste: Schubert, Rachmaninoff, Scriabine étaient là ce soir. Volodos aussi, bel et bien. La douceur de son sourire et les étoiles de ses yeux nous l'affirment!

Crédit photo: © Marco Borggreve

**COMPTE-RENDU, concert. SALON
DE PROVENCE, l' Empéri, le 31**

juil 2019. MOZART, BOTTESINI, CHAMINADE / E.PAHUD. P.MEYER...

COMPTE-RENDU, concert. SALON DE PROVENCE, Château de l' Empéri , le 31 Juillet 2019. W.A. MOZART. G. BOTTESINI. L.V. BEETHOVEN. C.CHAMINADE. C. REINECKE. E.PAHUD. P.MEYER. F. MEYER. A.PASCAL. F. NOACK. Le Quatuor pour flûte en ré majeur de Mozart a une forme de perfection oscillant entre style « Sturm und Drang » et élégance. Le bouillonnant premier mouvement, le délicat Adagio qui déploie sa mélancolie sur un tapis de pizzicati, puis le final virevoltant sont la musique du bonheur et de la liberté gagnée par le jeune Mozart. Emmanuel Pahud dans un son concentré, un souffle immense et des couleurs chaudes a phrasé sa partie avec le grand art que nous lui connaissons. D'humeur mutine, le grand flûtiste n'a pas caché son immense joie. Ses compères un peu moins libres, très concentrés ont été aux petits soins, n'atteignant pas cependant la facilité déconcertante et si charmante du flûtiste inspiré.

**La flûte de Pahud irradie
dans le soir**



Plus tard dans la soirée avec le jeune pianiste Florian Noack, Emmanuel Pahud a offert une interprétation parfaite du **concertino de Cécile Chaminade**. La question de l'effroyable virtuosité de cette oeuvre ne semble même pas se poser : tout est musique, charme ravageur avec Emmanuel Pahud et la longueur du souffle permet des phrasés semblant infinis. Voilà le grand art de la flûte française à son sommet, dans une composition très aboutie de Cécile Chaminade. Dans la réduction au piano de la partie d'orchestre, le jeune pianiste Florian Noack a semblé respectueux de son aîné et prudent, ne jouant pas à faire sonner l'orchestre assez fermement. Pourtant les moyens pianistiques sont là ; un peu plus d'audace aurait mieux équilibré musicalement le duo qui là était plus un accompagnement de super soliste.

C'est dans le final du concert, **l'Octuor de Carl Reinecke**, que l'équilibre a été atteint avec un Emmanuel Pahud à égalité avec ses compagnons des vents. Le dialogue avec le hautbois de Gabriel Pidoux a été savoureux ; la présence des bassons, incroyablement vive ; les cors nobles ou taquins, magnifiques et les clarinettes, très en verve. L'Octuor de Reinecke s'apparente à celui plus connu de Mozart ou encore Beethoven,

mais ne leur cède en rien sur le plan du charme comme de l'invention. Ainsi l'association des timbres est plus riche avec une flûte au lieu de deux hautbois.

Le sextuor de Beethoven, après celui de Mozart la veille, retrouvait la complicité, la fusion et l'humour des six musiciens, avec le plaisir de voir le jeune clarinettiste Carlos Ferreira prendre ses marques et sembler trouver sa place dans ce beau monde, sous les yeux bienveillants de ses aînés.



LA CONTREBASSE CHEZ BOTTESINI... Mais je ne voudrais pas oublier le moment de surprise incroyable de la soirée avec le contrebassiste de charme tout à fait inoubliable : **Olivier Thiery**. Ce musicien est extraordinairement touchant, capable de faire chanter avec son court archet sa contrebasse comme on ne le croyait pas possible. **Le duo concertant avec la clarinette de Giovanni Bottesini** le met en valeur car ce que fait la clarinette,

malgré la virtuosité de Paul Meyer, semble trop facile ! Le soutien de Florian Noack est précis et là encore... trop modeste. C'est vraiment la contrebasse qui sera inoubliable grâce à l'art tout à fait subtil d'Olivier Thiery que nous nous réjouissons de retrouver dans la Truite de Schubert bientôt.

La musique de Giovanni Bottesini est très belle, admirablement équilibrée entre virtuosité et émotion. Et quelle habileté à mettre en valeur la contrebasse ! La courte rêverie a été un moment quasi surnaturel tant le chant de la contrebasse était beau et émouvant en profondeur. Plus que le concerto de Cécile Chaminade, qui a une belle notoriété chez les flûtistes, c'est la découverte de la musique de Giovanni Bottesini et son amour pour la contrebasse qui nous a étonné ce soir. Un grand merci aux directeurs artistiques, Emmanuel Pahud, Paul Meyer et Eric

Le Sage, pour ce programme très original offrant une beauté constamment renouvelée.

COMPTE-RENDU, concert. SALON DE PROVENCE, Château de l'Empéri, le 31 Juillet 2019.; Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791) : Quatuor pour flûte en ré majeur K.285 ; Giovanni Bottesini (1821-1889) : Rêverie ; Grand duo concertant. Ludwig Van Beethoven (1770-1827) : Sextuor pour vents en mi bémol majeur Op.71. Cécile Chaminade (1857-1944) : Concertino en ré majeur Op.107. Carl Reinecke (1824-1910) : Octuor pour vents Op.216. Emmanuel Pahud, flûte ; Maja Avramovic, violon ; Joaquin Riquelme Garcia, alto ; Aurelien Pascal, violoncelle ; Olivier Thiery, contrebasse; Gabriel Pidoux, hautbois ; Paul Meyer, Carlos Ferreira, clarinettes ; Gilbert Audin, Marie Boicharde, bassons ; David Guerrier, Benoit de Barsony, cors ; Florian Noack, piano. Illustrations : Octuor de Reinecken © Hubert Stoecklon 2019. Olivier Thiery, contrebasse (DR)

COMPTE-RENDU, critique, concert. VERBIER Festival 2019, le 22 juil 2019. Bouchkov, Hakhnazaryan...

COMPTE-RENDU, CRITIQUE, CONCERT. VERBIER festival 2019, le 22 juil 2019. MARC BOUCHKOV, violon, NAREK HAKHNAZARYAN, violoncelle, BEZHOD ABDURAIMOV, piano, VERBIER FESTIVAL, 22 juillet 2019. Babadjanian, Rachmaninoff, Dvorák.

Au Verbier Festival, la musique de chambre a ses quartiers d'été, et pas des moindres. On y vient écouter des formations constituées comme les quatuors à cordes (Arod et Ébène par exemple), mais aussi des formations occasionnelles qui viennent donner des concerts inédits et uniques, et des programmes originaux lors des « Rencontres inédites ». Ces artistes arrivent de tous les coins du monde de l'excellence musicale. Le 22 juillet le violoniste français **Marc Bouchkov**, le violoncelliste arménien **Narek Hakhnazaryan** (Premier Prix et Grand Prix au concours Tchaïkovski), et le pianiste ouzbek **Behzod Abduraimov**, tous trois bardés de prix et de distinctions, s'étaient réunis en trio à l'église de Verbier pour un concert matinal.



Quelle bonne idée de faire découvrir au public le compositeur arménien-soviétique **Arno Babadjanian (1921-1983)** avec son Trio en fa dièse mineur! Une œuvre plaisante à écouter, très bien écrite, aux accents d'Europe centrale et aux beaux élans lyriques. Le tandem violon-violoncelle très en phase, aux vigoureux coups d'archets, chante d'une même voix sur le jeu

soutenu et expressif du piano. Le pianiste tient solidement sa partie, socle d'où s'envolent les traits mélodiques des cordes dans un dialogue enflammé (premier mouvement). L'andante chante magnifiquement par la voix du violon dans un premier temps, perchée haut dans des aigus très doux, très ténus par moment, mais somptueusement timbrés. Il est rejoint par le violoncelle au beau son velouté, qui reprend le long souffle de sa mélodie dans une profonde respiration intérieure. C'est émouvant et apaisant! L'allegro vivace commence comme une danse électrisante, très scandée, inspirée de la musique des Balkans. Les musiciens jouent avec une passion tenue, contenue, d'autant plus intense qu'ils ne la laisse à aucun moment déborder et ne se perdent pas dans une expression débridée. Quelle force de caractère!

Le concert se poursuit avec **le premier Trio Élégiacque de Rachmaninov**, œuvre de jeunesse en un seul mouvement. Le jeu de Behzod Abduraimov s'impose ici dans toute son envergure: il s'érige en pilier robuste de l'ensemble; très présent et timbré, ferme et lyrique, il devient orchestral, se mue en baryton basse par endroits. Le trio du jour triomphe pour finir dans le fameux **Trio « Dumky » n°4 en mi mineur de Dvorák**. On mesure le niveau d'excellence de ces trois musiciens, solistes, oserait-on dire, tant leurs personnalités sont marquantes et s'affirment individuellement en même temps qu'elles se rejoignent dans la même énergie. Abduraimov tient toujours les rênes et l'ossature de l'ensemble, dans la succession de ses multiples mouvements. On traverse des moments éminemment poétiques, de la nostalgique douceur du violoncelle, sur les effets de cymbalum du piano au début, à la variété des phrasés du violon. Les « Dumky » sont superbes de reliefs, de couleurs, et emportent l'engouement du public qui explose d'applaudissements, rappelant par quatre fois les trois garçons prodiges sur la scène. Pas de bis, mais un souvenir impérissable demeurera de cette heure de bonheur musical.

COMPTE-RENDU, critique, concert. VERBIER festival 2019, le 21 juil 2019. S BABAYAN, D TRIFONOV, pianos. Shchedrin, Schumann, ...

COMPTE-RENDU, CONCERT. VERBIER FESTIVAL 2019, le 21 juil 2019.
VERBIER CHAMBER ORCHESTRA, GÁBOR TAKÁCS-NAGY, direction /
LAWRENCE POWER, alto / SERGEI BABAYAN et DANIIL TRIFONOV,
pianos. Shchedrin, Schumann, Bach, Mozart.

La salle des Combins à Verbier est ce que l'on appelle une structure éphémère, pouvant accueillir 1800 personnes. Elle est spécialement montée et équipée pour abriter les grandes formations le temps du festival. Le 21 juillet, le **Verbier Festival Chamber**

Orchestra dirigé par son chef hongrois **Gábor Takács-Nagy** partageait sa scène avec l'altiste Lawrence Power et les pianistes **Sergei Babayan** et **Daniil Trifonov** dans un programme des grands soirs, apprécié des habitués du prestigieux festival.



BABAYAN ET TRIFONOV : ENTRE PÈRE ET FILS

Prologue.

Le Concerto Dolce pour alto, orchestre à cordes et harpe, du compositeur **Rodion Shchedrin** (1932) est une composition de 1997 en un seul mouvement. Il met en valeur l'alto dans un ambitus large. Lawrence Power interprète avec une grande force expressive et une maîtrise totale cette œuvre qui se situe à la lisière de la modernité, imprégnée en profondeur d'un classicisme assumé. C'est sans faillir qu'il soutient fermement de son archet les lignes mélodiques parfois interminables, dont il traduit le sentiment mélancolique, les slaves états d'âme, et en accentue les accès douloureux, perçant par moments l'extrême aigu de l'instrument avec une justesse parfaite, accompagné d'un orchestre dirigé avec grande méticulosité.

Interlude.

L'Andante et variations pour deux pianos opus 46 de Schumann est rarement joué en concert et c'est une chance de l'entendre ici, qui plus est par deux musiciens dont la complicité ne fait aucun doute, celle du maître **Sergei Babayan**, et de son élève surdoué et inspiré, **Daniil Trifonov**. On perçoit sur le visage de Babayan cette bonté bienveillante, cette paisible douceur qui baigne aussi son jeu, et Trifonov, loin de vouloir tuer le père, d'une respectueuse et attentive docilité, se fond dans le moule de tendresse façonné par son maître, et s'accorde avec lui pour nous en dire au creux de l'oreille toutes ses confidences. Cela donne un délicat bijou musical dont on cède au charme sans résistance, un moment de pure grâce.

Bach, le père, et l'enfant Mozart.

L'orchestre se joint au duo pianistique dans **le Concerto pour deux claviers BWV 1062 de J.S. Bach**. Les deux musiciens en

tissent inlassablement l'étoffe avec cette même complicité et jalonnent des reprises alternées de leurs traits le flux continu de l'œuvre, dans un unique mouvement dynamique. Puis quel délicieux moment avec l'andante joué sans empressement, ni lenteur néanmoins, dans un phrasé enveloppant, tout en rondeur et en douceur! Le dernier mouvement allegro assai suit dans une réjouissante énergie soutenue avec légèreté par l'orchestre: ici la différence de jeu des deux pianistes point un peu plus, Babayan colorant le sien à l'articulation nette, en ourlant davantage les lignes mélodiques, Trifonov se situant dans une abstraction analytique, marquant davantage les appuis. En deuxième partie, autre concerto pour deux pianos, celui en mi bémol majeur K 365 que Mozart composa en 1779 pour sa sœur et lui-même. Babayan et Trifonov prennent un plaisir commun non dissimulé à partager l'innocence de ces pages, à y mettre leur cœur d'enfant, Trifonov avec une simplicité confondante, l'air de ne pas y toucher, Babayan dans un surcroît de lumineuse tendresse.

Épilogue.

Quoi de mieux que Mozart après Mozart? Le public demande un bis: Babayan déplace sa banquette pour cette fois partager humblement le clavier de son élève. **La Sonate pour piano à quatre mains en ut majeur KV 381** clôt le concert, et ravit définitivement le cœur de l'auditoire heureux. Les notes de cette belle soirée continueront de vibrer dans nos mémoires, comme celles de ces harmonieuses et radieuses retrouvailles, celles d'un élève reconnaissant et de son maître récompensé.

LA ROCHE POSAY. Les Vacances de Monsieur HAYDN : 19 – 22 sept 2019

Les Vacances de Monsieur HAYDN : 19 – 22 sept 2019. Chaque automne à la Roche Posay, la musique de chambre est à l'honneur. C'est un événement qui met l'accent sur l'accessibilité de la musique, destinée à séduire le plus grand nombre d'auditeurs, de tous âges, quelque soit sa culture musicale (pour certains concerts, c'est le spectateur qui fixe le prix selon ses possibilités : concerts « COMVOULVOUL »). Des mots mêmes de **Jérôme Pernoo**, directeur artistique, la déjà 15^e édition des Vacances de Mr Haydn à **La Roche Posay** outre le plaisir d'un moment musical « inédit, informel, convivial, inventif », sait aussi être très équilibrée défendant sur un plan d'égalité partitions du répertoire (Haydn évidemment, Beethoven, Mozart, Schubert, Brahms) et écritures contemporaines.



La musique de chambre se

démocratise...

OUVERTURE, CRÉATION et THRILLER à la Roche Posay



La programmation de cette année est celle d'un « savant dosage de grands classiques et de découvertes » qui suit aussi « un fil rouge énigmatique ». Le festival offre ainsi à chaque festivalier l'occasion de résoudre sur chaque lieu de concert, une énigme policière.

Dès le concert d'ouverture, quand sera joué le Quatuor opus 77 n°1 de Haydn (partition d'ailleurs jouée pour le festival 2005), un meurtre sera commis. Le soir, la programmation verra plus grand, signe d'un développement nouveau puisque l'orchestre du Festival, qui comprend plusieurs instrumentistes du Festival OFF, jouera le Triple Concerto de Beethoven et le double Concerto de Ducros. Au sein d'une colonie de compositeurs « très suspects » : Lucas Debargue, Jérôme Ducros, Jean-Baptiste Doulcet, Stéphane Delplace ou Tomer Kviatek, qui « aurait plus d'intérêt à supprimer un collègue ? ». A vous de le découvrir...

En un week end de 4 jours, atypiques, surprenants, les Vacances de Mr Haydn tout en renouvelant l'expérience du concert savent stimuler l'attention des spectateurs, et toucher un public de plus en plus large... Jérôme Pernoo offre aussi à de jeunes musiciens de vivre les défis des concerts publics, une opportunité qui favorise la professionnalisation

des jeunes musiciens...

Le Festival investit toute le cœur de ville, en particulier 3 lieux désormais emblématiques : le gymnase, le cinéma et l'église.

Soirée de lancement, le 19 septembre 2019. Au total : 8 concerts (Festival IN), 60 concerts gratuits de 20 mn (Festival OFF), 13 musiciens professionnels renommés (dont bien sûr Jérôme Pernoo au violoncelle, le pianiste Nathanaël Gouin, la violoniste Eva Zavaro, ou les instrumentistes du Quatuor Mona...), 60 jeunes instrumentistes « professionnels, étudiants ou amateurs de haut niveau ». Sans omettre les 5 compositeurs contemporains précédemment cités dont Lucas Debargue et Jérôme Ducros qui interviennent aussi comme pianistes. A La Roche Posay, l'esprit de Haydn se déploie naturellement : le Festival créé par Jérôme Pernoo perpétue la liberté inventive et le sens de l'écoute et du partage... la musique de chambre y a trouvé son foyer et sa résidence.

L'orchestre de Mr HAYDN avec Appassionato

Première en 2019 : la Haydn Académie, encadrée par l'orchestre Appasionato, sous la direction de Mathieu Herzog, donne naissance à un orchestre symphonique composé de 60 jeunes musiciens venus du monde entier. Cet orchestre du festival interprète ainsi le vendredi 20 septembre au soir, un concert unique. Au programme : l'Ouverture de L'Incontro improvviso de Joseph Haydn, le Triple Concerto en do majeur, Opus 56 de Ludwig Van Beethoven et le Double Concerto pour piano, violoncelle et orchestre de Jérôme Ducros. Plus que précédemment la musique chambriste et ici orchestrale est un plaisir qui se partage...



Les Vacances de Mr HAYDN 2019

15ème édition : 19, 20, 21, 22 sept 2019

TEMPS FORTS des 4 jours

JEUDI 19 SEPTEMBRE 2019

19h Place du village / kiosque

Soirée du OFF

Sur la place du « village de Monsieur HAYDN ».

Présentation des différents groupes du OFF

VENDREDI 20 SEPTEMBRE 2019

19h Cinéma

Concert d'ouverture

Joseph Haydn (1732-1809)

Quatuor à cordes op. 77 n°1

Quatuor Mona

Tomer Kviatek (2001)

Trio avec piano

Ryo Kojima, Jean-Baptiste Maizières, Nathanaël Gouin

21h Gymnase : Concert avec orchestre

Joseph Haydn (1732-1809)

Ouverture de L'Incontro improvviso

Ludwig van Beethoven (1770-1827)

Triple concerto en do majeur op. 56

Eva Zavaro, Caroline Sypniewski, Lucas Debargue, Orchestre de la Monsieur Haydn Academy, encadré par l'Ensemble Appassionato, direction Jérôme Pernoo

Jérôme Ducros (1974)

Double Concerto pour piano, violoncelle et orchestre

Jérôme Pernoo, Jérôme Ducros, Orchestre de la Monsieur Haydn Academy, encadré par l'Ensemble Appassionato, direction Mathieu Herzog

SAMEDI 21 SEPTEMBRE 2019

21h Gymnase

Johannes Haydn (1732-1809)
Fantaisie en fa mineur pour piano
Nathanaël Gouin

Wolfgang Amadeus Mozart (1756-1791)
Trio « Les Quilles » pour clarinette, alto et piano
François Tissot, Arianna Smith, Nathanaël Gouin

Lucas Debargue (1990)
Quatuor symphonique pour violon, alto, violoncelle et piano
Eva Zavaro, Arianna Smith, Jérôme Pernoo, Lucas Debargue

DIMANCHE 22 SEPTEMBRE

14h30 Cinéma
(ComVoulVoul)

Stéphane Delplace (1953)
Sonate pour violoncelle et piano
Jérôme Pernoo, Jérôme Ducros

Johannes Brahms (1833-1897)
Trio pour violon, cor et piano
Eva Zavaro, Nathanaël Gouin

18h30 Gymnase

Domenico Scarlatti (1685-1757)
Sonate pour piano K 208 & K 24
Lucas Debargue

Jérôme Ducros (1974)

Trio avec piano

Ryo Kojima, Jérôme Pernoo, Jérôme Ducros

Franz Schubert (1787-1828)

Octuor D803 pour clarinette, basson, cor, deux violons, alto,
violoncelle et contrebasse

François Tissot, Lomic Lamouroux, Quatuor Mona, Jean-Edouard
Carlier

INFORMATIONS & RESERVATIONS

RESERVEZ ici :

<https://www.lesvacancesdemonsieurhaydn.com/programme>



